

place que la mère Madelon remboursa peu à peu les avances faites pour lui bâtir cette pauvre cabane, dont elle ne tarda pas à devenir propriétaire.

Dans ce pays, l'endroit où l'on mène paître les troupeaux s'appelle *dormoir*, néologisme rustique dont l'étymologie semble indiquée par la sieste à laquelle se livrent les bêtes quand elle ont pâture. Le *dormoir* qui servait de communal aux vaches de Montigny était situé dans la partie la plus voisine de la forêt qu'on appelle les *Longs-Rochers*. En y menant son troupeau, la mère Madelon avait remarqué que ces gorges, dont l'aspect est bien plus sauvage et le caractère plus grandiose que celles qu'on admire, sur programme d'itinéraire, à Franchard ou Apremont, étaient souvent visitées par les curieux et quotidiennement fréquentées par les artistes. La nouvelle vachère imagina alors d'installer au milieu de ces solitudes une industrie qui devait plus tard lui mériter le surnom de *vivandière des arts*. Elle apporta tous les jours avec elle un grand panier contenant des gourdes remplies de liqueurs, du tabac, des cigares, des pipes, et tous les objets employés par les fumeurs. Cette idée devait avoir des résultats très lucratifs, car, pour les artistes qui venaient travailler dans les Longs-Rochers ou les environs, le panier providentiel de la mère Madelon arrivait comme la manne au milieu du désert. Elle eut bientôt toute une clientèle de rapins qui venaient de temps en temps au dormoir couper par un quart d'heure de *farniente* leur laborieuse étude en plein air.

En succédant à la vachère défunte, la mère Madelon avait hérité de son chien. C'était une vieille bête intelligente et pacifique, au poil hérissé tel qu'un buisson de houx, avec des yeux pleins de malice qui luisaient comme des braises; ce chien s'appelait *Caporal*. Il avait été ainsi baptisé par des soldats qui l'avaient adopté quand il était jeune, et il avait fait les campagnes d'Afrique à la suite d'un régiment. Dressé par les loustics du camp, Caporal était devenu un chien savant; il faisait l'exercice comme le meilleur sergent instructeur; il portait les armes au nom des officiers supérieurs de l'armée, et croisait baïonnette dès que l'on parlait d'Abd-el-Kader. Acrobatte comme Auriol, il franchissait un faisceau de fusils. Mathématicien comme Munito, qui fut le Newton de la race canine, il jouait aux dominos et devinait quelquefois l'âge du capitaine. A ces menus talents de société, qui faisaient les délices de la garnison,

Caporal ajoutait au besoin les qualités du chien de chasse plus utile en campagne. Quand son régiment faisait une *razzia* dans quelque tribu ennemie, Caporal y prenait une part active en dévalisant les poulaillers, et plus d'une fois il paya largement son écot en augmentant par l'appoint d'une volaille la maigre pitance du bivouac. S'il avait la ruse du renard en maraude, il avait le courage du lion devant le feu. A l'assaut de Constantine, Caporal monta le premier sur la brèche et se mêla au combat en étranglant un chien turc. Une nuit, dans un défilé de l'Atlas, sa vigilance avait sauvé de la destruction imminente un détachement qui allait être surpris pendant le sommeil par une bande d'Arabes. Cette belle action lui valut la croix. Un soldat qui avait été perruquier lui tondit le poil de façon à ce que le dessin de la tonte représentât l'étoile des braves; on augmenta d'un petit verre quotidien sa ration d'eau-de-vie; il fut dispensé des corvées, et les sentinelles lui présentaient les armes. Ramené en France et rentré dans la vie civile, Caporal était devenu chien de berger, et faisait à la satisfaction commune la police du troupeau confié à sa garde.

L'industrie exercée dans les Longs-Rochers par sa nouvelle maîtresse devait initier Caporal à un métier nouveau pour lui, qui en avait déjà tant pratiqué. Les artistes disséminés dans la forêt trouvant quelquefois incommode de se déranger quand il avaient besoin de quelque chose à la cantine, avaient coutume d'appeler de loin la cantinière pour lui demander ce qu'ils souhaitaient. Cela était d'autant plus facile, que les Longs-Rochers possèdent un écho d'une telle fidélité de répercussion, que le son y est distinctement reproduit à la distance d'un kilomètre. La mère Madelon qui trouvait pénible de courir à travers les escarpements des gorges, dressa Caporal à la remplacer. Cette invention devint pour elle une nouvelle source de profits. Les peintres, qui trouvaient originale la métamorphose de Caporal en garçon d'estaminet, renouvelaient plus fréquemment leur consommation pour se procurer le plaisir de voir l'intelligent animal bondir à travers les roches, chargé d'un petit panier qu'il portait suspendu au cou, et dans lequel sa maîtresse déposait les choses que lui demandait sa clientèle nomade. A sa double fonction de garçon de café et de chien de berger, Caporal en ajouta une troisième, qui augmenta encore de temps en temps le gain modique de sa vieille maîtresse.

Il y a dans les Longs-Rochers des espèces de grottes qui ont conservé le nom de chambre du *Croque-Marin*, en souvenir d'une tradition dont nous avons en vain cherché l'origine. Ces grottes, qui n'ont autrement rien de bien curieux sont situées dans la partie la plus solitaire des gorges, et il est assez difficile de les trouver quand on ne connaît pas le terrain. Les gens qui désiraient visiter les grottes s'adressaient à la mère Madelon, qui se faisait volontiers leur guide et recevait d'eux quelque menu salaire. De même qu'elle s'était fait remplacer par son chien pour le service de la cantine, la vachère de Montigny utilisa son instinct en lui confiant le soin de conduire au *Croque-Marin* les étrangers. Caporal connaissait d'ailleurs tous les coins de la forêt aussi bien que s'il eût fait partie de la meute princière; il suffisait de prononcer devant lui le nom d'une vente, d'une croix, d'un carrefour ou d'un site quelconque, pour qu'il en prît sur-le-champ la direction. Cette connaissance des lieux lui permettait donc d'étendre ses fonctions de guide au-delà du rayon dans lequel étaient situés les Longs-Rochers, et si quelque visiteur s'informait du chemin qu'il fallait suivre pour aller à la *Mare aux Fées* ou à la *Gorge au Loup*, la vachère proposait aussitôt Caporal, qui conduisait son monde par les sentiers les plus pittoresques. Caporal avait, sur les *ciceroni* que l'on prend en location à Fontainebleau, l'avantage de son mutisme: il n'ennuyait point les promeneurs par une érudition bavarde et vulgaire et ne cherchait point, comme ses confrères bipèdes, à leur imposer son impression personnelle. De plus, il donnait aux personnes qu'il conduisait le temps d'examiner les curiosités de la forêt, et quand une compagnie de bourgeois parisiens ou une spleenétique famille anglaise restait durant un quart d'heure extasiée devant un bloc de rocher d'une forme bizarre, Caporal attendait patiemment qu'ils missent fin à leur admiration. Gravement assis sur son train de derrière, il secouait dédaigneusement la tête en se rappelant les cols de Mouzaïa ou le défilé des Portes de Fer, et il semblait se dire à lui-même: J'en ai vu bien d'autres.

On comprendra donc facilement l'attachement profond que la mère Madelon éprouvait pour Caporal. Pour elle en effet, il était plus qu'un serviteur utile; c'était un ami véritable, la seule affection de ses derniers jours, le seul compagnon de sa pauvreté solitaire et résignée. Aussi, bien qu'elle l'entourât des soins les plus touchants et

qu'elle le traitât comme s'il eût été un être humain, la bonne vieille ne se croyait pas encore quitte avec cette bête fidèle, soumise et dévouée, dont l'intelligence appliquée à tant de petits métiers, lui permettait d'introduire de temps en temps dans son existence précaire certaines douceurs auxquelles elle eût été forcée de renoncer, si elle n'avait pas eu Caporal. Le gain qu'elle retirait de son commerce avec les artistes et de ses relations avec les visiteurs des Longs-Rochers, améliora peu à peu la situation de la vieille veuve, et progressivement lui permit d'apporter des modifications dans son misérable intérieur. D'abord elle fit remplacer par une couverture de tuile la mince toiture de chaume de sa cabane, devenue pénétrable au vent et à la pluie. Un jour elle acquit quelques toises de terrain autour de son habitation et y sema des plantes potagères. Une autre fois l'unique chambre de sa maisonnette se meubla d'un lit véritable, qui remplaça la paille de fougère. Lentement, bien lentement, grâce à ces combinaisons économiques connues seulement de ceux qui ont pratiqué longtemps l'abstinence des choses considérées comme étant de première nécessité, la mère Madelon s'entourait d'un semblant de bien-être. Enfin, trois ans environ après son arrivée dans le village, elle se rendit chez le notaire de Montigny et le pria de lui garder en dépôt et de faire valoir comme il l'entendrait une somme de cent écus, qu'elle lui apportait dans un vieux sac. Cette consignation de fonds divulguée par l'un des clercs du notaire à l'auberge de la *Maison-Blanche*, qui était le seul café du pays, fut bientôt connue de tout le monde, et pendant un mois il ne fut question que de cela aux veillées; mais comme en résumé la source de cette petite fortune avait son explication naturelle dans les bénéfices que la mère Madelon retirait de l'exploitation de sa cantine en plein vent, après avoir beaucoup parlé de ses cent écus, il arriva qu'on n'en parla plus. Seulement la bonne femme y gagna l'espèce de considération qui, au village peut-être encore plus qu'à la ville, s'attache à tous ceux qui possèdent. Les gens de Montigny se montraient plus affectueux avec elle dans leurs rapports familiaux, et ces apparences d'égards nouveaux pour elle rejaillissaient sur Caporal en attentions dont celui-ci profitait sans pouvoir en deviner la cause.

Au bout d'une résidence de neuf années à Montigny, pendant lesquelles la mère Madelon avait continué à mener les vaches au dormoir,

elle déposa successivement chez maître Guérin le notaire plusieurs sommes qui, avec les intérêts des placements, avaient fini par produire un capital de dix-huit cents francs. C'était déjà beaucoup pour elle, mais cependant elle ne trouvait pas encore que ce fût assez. Son rêve était d'amasser 100 francs de rente. Avec ces trois chiffres, sobre comme elle était et vivant de peu, elle pensait assurer la tranquillité aux jours que Dieu voudrait bien lui compter encore en récompense de la résignation avec laquelle elle avait supporté la rigueur des jours passés. Avec l'obstination commune aux vieilles gens lorsqu'ils s'accrochent à une idée, elle ne voulait pas résigner ses fonctions avant d'avoir arrondi le dernier zéro du modeste trésor dont elle convoitait la possession. Cependant, il y avait des jours où elle fût volontiers restée close dans sa maisonnette, plutôt que d'aller conduire le troupeau à la pâture ; mais ses cent francs de rente étaient son rêve, et elle voulait absolument qu'ils devinssent une réalité. Quant à Caporal, lui aussi se faisait vieux et cassé ; son poil blanchissait et se faisait rare. Il commençait à trouver pénible ses longues courses quotidiennes. Son haleine devenait courte, son ouïe moins subtile, son flair s'émoissait. En faisant le service de la cantine, il lui arrivait quelquefois de faire attendre la pratique. En guidant les étrangers, il perdait la mémoire se trompait de chemin et égarait les personnes qu'il avait mission de conduire. Il oubliait les arts d'agrément dans lesquels il avait jadis excellé. Si un peintre l'invitait à faire l'exercice avec son appui-main, Caporal demeurait penaud comme une nouvelle recrue à qui on commanderait la charge en douze temps. Le troupeau confié à ses soins souffrait aussi de l'affaiblissement de ses instincts. Sa vigilance endormie ne s'apercevait point des écarts des jeunes génisses attirées sur les pentes dangereuses des rochers, où elles voyaient les chèvres brouter le cytise. Il ne savait plus le compte des animaux dont il avait la garde, et il arrivait souvent que la cornemuse de la mère Madelon donnait le signal du retour aux étables, sans que Caporal eût pris garde qu'une vache manquait à l'appel. Il fallait alors que la vachère se mit elle-même à la recherche de la bête égarée, dont elle était responsable. Enfin Caporal subissait la loi commune, sa bonne volonté de bien faire commençait à faillir sous le poids de l'âge. Il éprouvait cet impérieux besoin de repos nécessaire à tous les êtres qui approchent de

leur fin. Aussi, quand elle le surprenait en faute, la mère Madelon ne le grondait jamais : elle comprenait que le moindre reproche eût été injuste, et qu'une dure parole aurait blessé cette bête docile, qui avait toujours fait plus que son devoir. Elle le caressait au contraire davantage et s'entretenait avec lui, comme s'il eût pu la comprendre, de l'existence paisible dont ils jouiraient prochainement l'un et l'autre ; car la mère Madelon estimait dans sa pensée que le jour où elle aurait gagné le dernier sou de ses vingt écus de rente, la moitié au moins serait la propriété légitime de Caporal.

Ce fameux jour arriva enfin. Le notaire annonça à sa cliente que la somme déposée à son étude s'élevait à deux mille francs passés.

— Souhaitez-vous reprendre votre argent ? lui demanda maître Guérin.

— Non, répondit-elle, gardez-le ; moi et Caporal nous avons assez travaillé pour amasser ces écus, c'est à leur tour de travailler pour nous. Continuez à faire valoir mon argent ; seulement, j'exigerai que l'intérêt me rapporte cent francs, vingt écus tout ronds, pas un liard de moins.

— J'ai en vue un placement plus avantageux. Je ferai entrer vos deux mille francs dans une somme plus considérable que m'a demandée le meunier de Sorgues. L'emprunt sera de cinq ans, et garanti par hypothèque. Les fonds sont un peu rares dans ce moment-ci, le meunier est à court, nous lui prêterons à cinq et demi.

— N'est-ce pas trop cher ? lui demanda la mère Madelon.

— Mon confrère de Nemours lui demande six, répondit maître Guérin.

III.

CAPORAL.

Le lendemain, la mère Madelon alla pour la dernière fois au dormoir. Chaque soir, en revenant du pâturage à l'heure où le soleil descend sur l'horizon, le troupeau avait l'habitude de se disperser à l'entrée du village, et chaque bête regagnait isolément l'étable quittée le matin au premier appel de la cornemuse ; mais ce soir-là, en revenant des Longs Rochers, la mère Madelon, accompagnée de Caporal, reconduisit sous leur toit chacune de ses vaches, et leur laissa, avant de les quitter, un petit mot d'amitié et une caresse en signe d'adieu. Caporal, comme s'il eût

deviné l'intention de sa maîtresse, tournait et retournait vingt fois autour de ses pacifiques animaux, et ses démonstrations empressées semblaient vouloir dire : Ne regrettez-vous pas un peu votre vieux gardien, et n'aurez-vous pas souvenir de son indulgence et de la protection active dont il vous entourait ?

Le passage subit d'une vie laborieusement occupée à une existence presque indépendante, ne s'opère pas sans qu'on éprouve l'espèce de gêne qui résulte d'une habitude rompue. Si pénible que soit un travail, quand on l'a fait tous les jours pendant dix ans, le corps, fait par une longue pratique aux luttes quotidiennes avec la fatigue, souffre presque de son immobilité dans les premiers instants du repos qu'il a tant souhaité. Aux colonies, on a vu souvent des esclaves affranchis ne point savoir trouver l'emploi de leur liberté, et venir se replacer volontairement sous le fouet de la commanderie. Dans les grandes villes, les gens de commerce, dont le seul rêve est de se retirer, subissent, dès qu'ils ont vendu leur fonds, cet état de malaise, et ceux qui n'entreprennent pas une nouvelle industrie sollicitent de leurs successeurs la permission d'aller de temps en temps respirer l'air du magasin. Madelon se trouva, elle aussi, fort dépaysée quand elle n'eut plus qu'à s'occuper d'elle-même et à soigner son intérieur, ce qui n'était ni bien long ni bien fatigant. Les heures lui semblaient doubles, et, habituée au mouvement, elle était fort embarrassée de son immobilité.

Chaque matin, en voyant passer devant sa porte son ancien troupeau conduit par la nouvelle vachère, elle ne pouvait s'empêcher de jeter un regard sur ses bêtes, qui, en défilant devant elle, s'arrêtaient un moment et la regardaient aussi avec leurs grands yeux toujours étonnés. Quant à Caporal, il avait encore plus de peine à se faire à l'état de rentier, et depuis que le repos lui était permis, il paraissait plus que jamais avoir repris goût à l'activité. Il semblait surtout privé de ne plus aller au dormoir, et pendant les premiers jours, sa maîtresse fut obligée de l'attacher pour l'empêcher de suivre les vaches. Caporal restait soumis, mais il ne pouvait retenir un aboi plaintif tant qu'il entendait résonner au loin les clochettes du troupeau, dont la garde était maintenant confiée à un chien plus jeune. Cette tristesse avait sa source dans une sympathie particulière que Caporal éprouvait depuis longtemps pour une belle *Cotentine* qui faisait partie du troupeau. Née au

milieu des plantureuses vallées du Calvados, cette vache, qui s'appelait Bellotte, avait la nostalgie du terrain natal. En broutant les gazons ras et les fougères brûlées qui croissent dans les Longs-Rochers, on eût dit qu'elle regrettait les herbages aromatiques et salés de la côte normande. La préférence que lui témoignait Caporal allait souvent jusqu'à l'injustice, et il lui laissait prendre bien des privautés qu'il n'eût pas tolérées chez les autres. Ainsi il lui permettait de s'écarter au delà des limites ordinaires, afin qu'elle pût aller dans les places où la végétation du sol offrait une pâture plus abondante et plus verte. S'il voyait Bellotte, encouragée par sa négligence volontaire, s'aventurer du côté des bois-taillis pour donner un coup de dent aux jeunes pousses, il détournait la tête d'un autre côté, et lui laissait tout le temps de se repaître avant d'aller lui rappeler qu'elle était en faute. La vache normande ayant vélu, il n'y eut pas de soins et d'attentions dont Caporal n'entourât son veau quand il fut en état d'accompagner sa mère au dormoir, et lorsqu'il mourut de la maladie, Caporal en fut presque affligé pendant plusieurs jours. Aussi, dès que sa maîtresse lui donnait un moment de liberté, il prenait sa course dans la direction des Longs-Rochers pour aller passer quelques instants auprès de Bellotte.

Un soir qu'il errait dans le village à l'heure où rentraient les vaches, Bellotte, suivant une mauvaise habitude que l'indulgence de Caporal lui avait laissé contracter, était restée bien en arrière du troupeau. Arrêtée devant une haie qui servait de clôture à une habitation, elle mordait nonchalamment les branches vertes, sourde aux cris de la vachère, qui l'avait déjà appelée plusieurs fois. Celle-ci, impatientée de n'être pas obéie, indiqua la vache à son chien, pour qu'il eût à lui faire rejoindre le troupeau. En quelques bonds, le chien atteignit la bête retardataire, et comme elle faisait résistance, il la mordit au jarret pour lui faire lâcher la verdure. Bellotte partit comme un trait en poussant un mugissement de douleur.

Caporal avait vu de loin l'agression dont sa favorite venait d'être victime, et tout son poil se hérissa de colère. Caporal nourrissait d'ailleurs un commencement de haine contre son remplaçant, qui, de son côté, ne voyait pas d'un bon œil les assiduités de Caporal au dormoir. Au moment où Bellotte, emportée dans sa course et toujours poursuivie par le chien de la vachère, passait devant son ancien ami, qu'elle n'eût pas

le temps de voir, Caporal se mit en travers de la rue et coupa brusquement le passage au nouveau gardien du troupeau. Celui-ci tenta une feinte pour passer outre et continuer sa poursuite ; mais Caporal, ayant retrouvé son agilité, le rejoignit lestement et lui barra de nouveau le passage. Les pattes tendues en arrêt et tout prêt à l'élan, la queue immobile et basse, l'œil allumé, l'oreille dressée, la gueule écartée, laissant voir la double rangée de ses longues dents jaunies, qui semblaient s'aiguiser dans un grondement sourd, Caporal avait l'attitude d'un molosse flairant la curée. En dépouillant l'apparence débonnaire de sa race, il était superbe de férocité impatiente, et avait retrouvé toute l'ardeur dont il avait jadis fait preuve à l'assaut de Constantine. Après un premier moment de surprise, le chien de la vachère, devinant une attaque, s'était de son côté mis sur la défensive : plus jeune que son adversaire, il était plus vigoureux ; mais, peu habitué aux luttes, il ignorait les ruses que celui-ci pouvait appeler au secours de sa faiblesse. Caporal, voyant que sa provocation était acceptée, fondit brusquement sur son ennemi au moment même où celui-ci ramassait son corps pour prendre son élan et porter la première agression. Le chien de la vachère, subitement étreint à la gorge, faillit sur le coup être mis hors de combat.

Malheureusement pour Caporal, cette scène se passait devant un débit de tabac et de liqueurs dont la propriétaire en avait beaucoup voulu à la mère Madelon, à cause de l'établissement que celle-ci avait ouvert dans les Longs-Rochers. Elle prétendait que cette concurrence, bien indirecte cependant, lui était nuisible en ce sens que les artistes qui résidaient dans le village, au lieu de se munir chez elle, préféraient donner leur pratique à la mère Madelon. Cette inimitié qu'elle éprouvait pour la vieille vachère, la débitante la reportait sur Caporal, dont l'intelligence avait, comme on se le rappelle, puissamment concouru à la prospérité de la cantine des Longs-Rochers. Cette femme, qui avait assisté aux préliminaires de la lutte engagée entre les deux animaux, avait pu remarquer que Caporal s'était montré l'agresseur ; elle vit dans ce fait une occasion légitime d'exercer sa rancune contre l'animal et sa maîtresse, et à l'instant où Caporal allait infailliblement étrangler son ennemi, la débitante lui asséna sur la tête un coup de la fourche qu'elle tenait à la main. Caporal poussa un hurlement plaintif qui dut retentir

dans tout le village, lâcha aussitôt l'autre chien, et s'en fut lui-même rouler à quelques pas, tout étourdi d'un coup qui aurait dû l'assommer. L'adversaire de Caporal, sauvé si à propos de ses crocs furieux, fondit sur lui dès qu'il se sentit libre. La cuisante douleur de sa blessure, qui laissait fuir un double ruisseau de sang, l'avait rendu terrible. Caporal, surpris à son tour au moment où il commençait à peine à se remettre de son étourdissement, se trouva lui-même dans la position dangereuse où il avait, l'instant d'auparavant, mis le chien de la vachère. La débitante, qui avait sans doute juré la mort de Caporal, s'avança encore sur lui la fourche haute ; mais le vaillant chien venait alors de se dégager de la gueule qui le déchirait, et, s'apercevant de l'hostilité de la débitante, il s'élança sur elle avec une vivacité tellement furibonde, qu'elle en fut effrayée et se sauva dans la cour de sa maison en laissant tomber sa fourche. Les deux animaux blessés se rejetèrent l'un sur l'autre. Une haine intelligente semblait diriger leurs attaques et portait leur acharnement aux dernières limites. Chacun de leurs coups de dents faisait une plaie, et chaque plaie épuisait le sang de leurs veines.

Cependant la vachère, inquiète de son chien, était revenue sur ses pas. En le trouvant aux prises avec Caporal, elle amenta des paysans qui passaient pour qu'ils séparassent les deux combattants ; mais la lutte était arrivée à un degré de furie qui rendait toute intervention dangereuse, et les témoins de cette boucherie y semblaient au contraire trouver du plaisir. Au lieu de chercher à y mettre un terme, ils excitaient du geste et de la voix les deux bêtes, comme s'ils eussent assisté à une scène de cirque ; il s'en fallait même de peu qu'ils n'ouvrisent des paris sur l'issue de ce duel de fauves. Sur ces entrefaites, un garde forestier qui rentrait chez lui pénétra dans le groupe, et s'informa de ce qui se passait ; ce fut la marchande de tabac qui donna des explications.

— C'est une mauvaise bête, ajouta-t-elle en montrant Caporal ; c'est lui qui a commencé à mordre l'autre. Il est tombé dessus en traître ; j'ai voulu l'en empêcher, et il s'est jeté sur moi comme s'il était enragé.

En entendant ce mot, que la débitante avait laissé échapper sans intention, tous les paysans reculèrent avec effroi. On était alors dans les jours les plus chauds de la canicule, et deux cas d'hydrophobie qu'on avait signalés dans les en-

virus, répandaient l'épouvante dans les esprits au seul nom de ce mal horrible. On comprendra donc le mouvement qui se produisit subitement autour de la pauvre bête. Les cris de : « il faut le tuer ! — tuez-le ! » s'élevèrent de toutes parts, et en même temps les regards se fixèrent sur le fusil que le garde forestier portait en bandoulière.

— C'est le chien de la mère Madelon, répondit le garde ; elle a grand soin de lui, car elle l'aime autant que ses petits boyaux. Il serait bien surprenant qu'il eût attrapé le mal de rage.

— Attendez donc, insinua la débitante en s'apercevant de la disposition hostile où ses premières paroles avaient mis les assistants ; attendez donc un peu ! La mère Madelon se plaignait l'autre jour que sa bête n'était plus douce et obéissante avec elle ; elle disait encore dimanche dernier, en menant Caporal au lavoir pour l'approprier, le chien s'était sauvé dès qu'il avait vu la rivière. Quand ces bêtes-là craignent l'eau, c'est mauvais signe ; et puis, s'il était dans son état naturel, est-ce qu'il aurait attaqué son camarade ? est-ce qu'il se serait jeté sur moi comme un frénétique ? Seigneur ! j'en tremble rien que d'y penser. Bien sûr qu'il est enragé, ajouta-t-elle en se retournant vers un groupe de comères accourues au bruit.

Cette révélation, complètement mensongère, mais faite sur un ton de précipitation et d'effroi qui lui donnait une apparence de sincérité, produisit l'effet que l'ennemie de la mère Madelon et de Caporal en avait attendu.

— Si Caporal est enragé, comme tout porte malheureusement à le croire, dit le garde, l'autre chien ne tardera pas à le devenir, car il a reçu plus de coups de crocs qu'il n'en faudrait pour rendre tout un chenil hydrophobe. Comme les ordonnances sont précises, ajouta-t-il en indiquant du doigt une affiche de la préfecture apposée sur le volet du débit de tabac, il est prudent de les abattre tous les deux ; ça les mettra d'accord, acheva le garde en armant son fusil à deux coups.

A cette menace, la vachère se mit à pousser des cris et s'opposa énergiquement à ce que l'on abattît son chien avant qu'il fût examiné par le vétérinaire. Le garde forestier se borna à faire observer que l'hydrophobie de Caporal étant à peu près constatée, on ne pouvait mettre en doute qu'il ne l'eût déjà incurablement inoculée à son adversaire, et que la sûreté publique exigeait qu'on se débarrassât de ces animaux dès

qu'ils étaient seulement soupçonnés dangereux. Tous les paysans qui se trouvaient rassemblés furent de cet avis et étouffèrent les réclamations de la vachère dans les cris de mort que la frayeur leur faisait pousser contre les deux chiens, qui se mettaient littéralement en lambeaux. Le garde forestier ajusta celui qui se présenta le premier le plus favorablement à découvert pour ne pas être manqué, bien que le fusil ne fut chargé qu'avec du plomb à lièvre. Le coup, tiré presque à bout portant, avait fait balle, et le chien de la vachère tomba raide mort. Au même instant, une seconde détonation se fit entendre, et Caporal alla rouler auprès du premier cadavre. Seulement Caporal n'avait pas été tué sur le coup : un mouvement brusque de sa tête quand il avait senti le canon du fusil s'y appuyer, avait fait dévier l'arme, et la charge n'avait porté qu'à moitié. Il avait l'épaule brisée, le col et l'échine fracassés.

— C'est assez de poudre brûlée pour une aussi mauvaise chasse, dit le garde forestier en rejetant son fusil sur son épaule ; et, s'adressant aux paysans qui ne paraissaient point complètement rassurés, il ajouta en leur montrant Caporal agonisant : — Il n'y a plus de danger, prenez des fourches, et achevez-le.

Comme il allait s'éloigner, la mère Madelon, informée de ce qui se passait par l'apprenti du sabotier, accourait précipitamment sur le lieu de l'exécution. En apercevant sa maîtresse, Caporal tourna la tête de son côté, comme pour lui demander du secours : il essaya de se traîner jusqu'à elle ; mais après de vains efforts, il retomba lourdement sur le pavé, noyé dans une mare de sang. En le voyant dans cet état, la pauvre femme poussa des cris à fendre l'âme : elle voulut s'approcher du moribond, qui semblait toujours l'appeler du regard ; mais le garde forestier la retint avec vivacité.

— Mère Madelon, lui dit-il d'un ton assez triste, la perte de votre chien doit vous affliger, je le comprends ; mais sa mort était devenue nécessaire pour éviter de graves accidents. Caporal est enragé ; c'est moi qui lui ai tiré un coup de fusil tout à l'heure. Il n'est pas tout à fait mort, mais on va l'achever.

Et le garde, prenant la vieille femme par le bras, essaya de l'emmener avec lui. La mère Madelon lui résista durement.

— Caporal enragé ! s'écria-t-elle ; qui a pu vous le faire croire ?

— Mais, répondit le garde, les symptômes

que vous aviez remarqués en lui devaient vous le faire craindre.

— Quoi ? répliqua vivement la mère Madelon, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Eh ! répondit brusquement le garde, vous en saviez assez pour deviner quelle peut être la maladie d'un chien qui craint l'eau, surtout dans cette saison. Vous avez même agi imprudemment en ne le conduisant pas chez le vétérinaire aux premiers signes inquiétants. Vous exposiez tout le monde à un mal terrible, sans compter que vous auriez pu vous même en devenir la première victime. Bref, votre chien s'est jeté tout à l'heure comme un furieux sur celui de la vachère, on m'a dit qu'il était enragé, il en avait l'air, j'ai dû les abattre tous les deux. Mon basset *Finaud*, auquel je suis bien autant attaché que vous l'étiez à Caporal, se serait trouvé dans le même cas, j'aurais tué *Finaud* sans miséricorde.

Comme le garde forestier achevait de parler, la débitante de tabac, prévoyant des explications auxquelles elle ne souhaitait pas prendre part, se retira du groupe et rentra chez elle.

— Il n'y a d'enragé que vous, s'écria de nouveau la mère Madelon en empêchant le garde de se retirer. Caporal était encore ce matin ce qu'il a toujours été, inoffensif comme un agneau. Si on l'a attaqué, il s'est défendu, et il a bien fait. Quant à craindre l'eau, il ne la craint pas plus que vous ne craignez la chopine, et la preuve, c'est qu'il n'y a pas deux heures, en jouant avec le petit garçon du meunier, Caporal a sauté dans la rivière pour aller repêcher le bourrelet que l'enfant avait laissé tomber.

— Ça, c'est vrai, dit un garçon de moulin qui se trouvait là.

— Mon pauvre chien n'était malade que de vieillesse, reprit la vieille, dont le désespoir allait croissant, et cette maladie-là lui aurait permis de vivre encore quelque temps pour me tenir compagnie. Pourquoi l'avez-vous laissé tuer comme une bête malfaisante ? Il ne vous a jamais fait de mal ; il amusait vos petits enfants, et se montrait reconnaissant quand vous lui jetiez un os ou un morceau de pain dur ; enfin depuis quinze ans il gardait vos vaches. Une bête n'est qu'une bête ; mais quand elle a été utile, on peut s'en souvenir et en avoir pitié à l'occasion. S'il était vraiment malade, je l'aurais conduit chez un vétérinaire de Fontainebleau qui me l'aurait guéri. Ça aurait peut-être coûté gros ; mais j'ai de l'argent à lui.

Et pendant que cette révélation naïve faisait sourire grossièrement quelques spectateurs, avant qu'on eût songé à la retenir, la mère Madelon s'était élancée auprès de son chien.

— Prenez garde ! prenez garde ! lui crièrent plusieurs voix.

— Je n'ai pas peur, reprit-elle ; vous voyez bien que je n'ai pas peur, moi ! — Et s'étant agenouillée auprès de la bête moribonde, elle lui prit la tête dans les mains et examina ses blessures. Caporal se plaignait faiblement, et tourna vers sa maîtresse ses yeux mourants injectés d'une lueur sanglante. Il y avait à la fois du remerciement et du reproche dans ce regard vague qui ne voyait déjà plus, et dont l'expression semblait dire : — Merci d'être venue ; mais pourquoi venez-vous aussi tard ?

— Hélas ! murmurait la vieille femme, il n'en reviendra pas ! — Caporal paraissait en effet blessé mortellement. De temps en temps sa gueule s'ouvrait dans une contraction pénible et laissait voir, au milieu d'une écume rougie, sa langue épaisse et pendante. Son poil, souillé de sueur et de poussière, se hérissait sous des frissons subits ; son corps se raidissait dans des convulsions douloureuses. Tout à coup, à une certaine façon dont il regarda sa maîtresse en même temps qu'il remuait la queue, celle-ci comprit qu'il était altéré.

— Il a soif ! s'écria-t-elle en regardant le cercle autour duquel elle se trouvait et qui s'augmentait de plus en plus, car les deux coups de fusil avaient attiré tout le village. — Il a soif, vous voyez bien !

— Eh bien ! qu'on lui donne à boire, fit le garde. Nous allons savoir à quoi nous en tenir sur son état.

Un paysan alla tirer de l'eau dans un puits voisin ; on en remplit une écuelle que la mère Madelon osa seule placer à la portée de son chien. Un grand silence se fit dans l'assemblée. Caporal se jeta sur l'écuelle ; mais soit que la fraîcheur de l'eau eût saisi la chair vive de sa gueule mutilée pendant la rixe, soit que le mouvement qu'il venait de faire rendit plus violentes les douleurs causées par sa double blessure, il se recula brusquement, et pendant un instant l'expression égarée qui est un des caractères de la rage alluma sa prunelle. Un cri d'effroi s'échappa aussitôt de toutes les bouches, les femmes prirent la fuite, et les hommes eux-mêmes firent un mouvement de retraite.

— Il faut en finir, dit le garde, qui se dispo-

sait à recharger son fusil. Mère Madelon, retirez-vous ; vous voyez bien cette fois que votre chien est dangereux.

— Il ne vous reconnaîtra pas. — Vous vous ferez mordre ! — Est-ce que vous êtes folle ? s'écrièrent à la fois plusieurs voix effrayées.

— Tonnerre ! fit le garde forestier en frappant du pied, allez-vous vous ôter de là, la vieille ? Vous voulez donc mourir étouffée entre deux matelas ? — Et en parlant ainsi il glissait une charge de chevrotines dans le double canon de son fusil ; mais la courageuse femme restait sourde à tous les avertissements de la prudence. Une crédulité aussi touchante qu'absurde lui disait qu'elle ne devait rien avoir à craindre de son chien, fût-il véritablement atteint du mal qui faisait réclamer sa mort.

— C'est impossible ! répétait-elle toujours ; je l'ai quitté, il y a deux heures, tranquille et bien portant.

— Il aura été mordu par quelque chien errant, et le mal ne s'est déclaré que tout à l'heure, répondit le garde. Allons, ma bonne femme, soyez raisonnable, retirez-vous.

Avant d'obéir à cette injonction, la mère Madelon voulut encore essayer une nouvelle tentative pour sauver Caporal. Elle approcha auprès de lui l'écuelle remplie d'eau, et la lui indiqua de la main en lui jetant pour ainsi dire un regard de supplication impérative. L'esprit de soumission qui avait toujours été sa principale vertu se réveilla soudainement chez Caporal, et, comme s'il eût voulu que le dernier acte de la vie qu'il allait quitter fût un témoignage d'obéissance, malgré la répugnance qu'elle lui avait inspirée, il s'approcha de l'écuelle et but quelques gorgées. Puis, une soif véritable s'étant emparée de lui, il absorba avec une avidité précipitée tout le contenu du vase.

— Il a bu ! il n'est pas enragé ! s'écria joyeusement la mère Madelon. — Êtes-vous rassurés maintenant ? continua-t-elle en s'adressant aux paysans, qui se rapprochèrent. — Il a bu ! voyez, l'écuelle est vide !

Le garde, suffisamment convaincu par cette épreuve, désarma son fusil. Malheureusement, la joie de la mère Madelon ne devait pas être de longue durée. La fraîcheur glacée de cette eau de puits dont Caporal venait d'absorber, sans reprendre haleine, une énorme quantité, déterminait bientôt un étouffement. Il tourna ses yeux éteints du côté de sa maîtresse, flaira ses vête-

ments, se tordit dans une convulsion suprême, et, poussant un hurlement aigu, il vint expirer aux pieds du garde forestier, qui ne put s'empêcher de reculer d'un pas.

— Ma pauvre femme, dit-il en s'adressant à la mère Madelon, je suis désolé de ce qui est arrivé ; mais après tout j'ai fait mon devoir. — Quant à vous, continua le garde en montrant à la vachère le cadavre de son chien, la commune vous le remplacera. Vous ne l'aviez que depuis un mois ; celui-là ou un autre, cela doit vous être égal. Ce n'est pas la même chose que la mère Madelon, qui vivait avec le sien depuis dix ans.

— C'est sa faute aussi, à la Madelon, si on a tué nos bêtes, fit la vachère avec humeur.

— C'est ma faute ! comment ça ? intervint la vieille femme, qui jusque là était restée silencieuse.

— Bien sûrement que oui, continua la vachère avec la même aigreur. Pourquoi avez-vous jéré dans le pays que votre chien devenait hargneux, et que ça l'aguichait de voir seulement couler la rivière ? Il n'en fallait pas davantage pour donner la peur au monde.

— Mais encore une fois, répondit la mère Madelon, je n'ai jamais tenu ces propos là. — Et quand vous me les avez répétés tout à l'heure, dit-elle en se retournant vers le garde, je ne vous ai pas compris ; je ne comprends pas davantage à présent.

Le garde forestier n'était pas fâché de se débarrasser de la responsabilité de ses deux coups de fusil.

— Voyons, dit-il à la mère Madelon, rappelez-vous bien. N'avez-vous point dit tout dernièrement à quelqu'un du village que votre chien vous donnait de l'inquiétude, qu'il n'était plus le même qu'à son ordinaire ?

— C'est un conte ! exclama la vieille femme ; je n'ai pas dit un mot de ça. Où est-il, celui qui m'a entendu ? Qu'on me le montre !

— Cette personne n'est plus là, reprit le garde en cherchant autour de lui ; mais elle y était tout à l'heure. C'est la débitante de tabac. Elle m'a assuré que vous aviez, vous, mère Madelon, manifesté dans le pays des inquiétudes à propos de votre bête, et ce sont ses révélations alarmantes qui m'ont décidé, pour la sécurité commune, à agir comme je l'ai fait.

— Elle vous a menti ! fit la vieille indignée. Elle a inventé ça pour faire assassiner mon vieux compagnon. Ah ! je comprends tout maintenant ;